

Tu étais avant moi... ou regard sur les carrières universitaires féminines

<http://www.sylvette-denefle.fr>

Sylvette Denèfle, « Tu étais avant moi... ou regard sur les carrières universitaires féminines » in De Bretagne et d'ailleurs Mélanges offerts à Anne Guillou, ARS-UBO, Brest, 2004, p.31-38

Anne,

Par le témoignage de ce qu'ont été nos rencontres et nos collaborations, je voudrais donner l'illustration de l'importance dans tous les univers professionnels, et tout particulièrement dans celui de la recherche, d'avoir quelqu'un avant soi.

Il n'est guère utile de dire combien être guidé, hériter, avoir un tuteur ou un mentor facilitent toute intégration professionnelle que ce soit et même, sans doute, toute intégration sociale.

Mais, dans les années 70, l'entrée massive des femmes dans le salariat a fait naître des disparités considérables entre les situations masculines et féminines. Aux femmes les emplois peu valorisés, aux hommes les métiers plus nobles.

Mais ce temps a été aussi celui de l'investissement féminin dans les études.

Ces deux réalités, l'entrée des femmes dans le salariat et l'élévation de leur niveau de formation, ont modifié insensiblement les modes de fonctionnement du monde académique dans lequel les femmes ont pris place très lentement.

Elles ont investi ces professions par les niveaux les moins élevés de la connaissance qui se trouvent être les plus proches de l'enfance. Et les femmes ont conquis leur place dans l'enseignement avant de pouvoir prendre leur part dans la production des savoirs par la recherche.

A l'heure actuelle, où les étudiantes sont, depuis plus de 20 ans, plus nombreuses que les étudiants dans l'enseignement supérieur, il est remarquable de constater la disparité considérable des représentations masculines et féminines dans le monde universitaire.

Les femmes dans le monde académique

Des travaux récents et convergents ont montré, avec la cruauté de l'éclairage statistique, la place des femmes dans les institutions françaises d'enseignement supérieur et de recherche.

J'en rappelle quelques uns des résultats pour mémoire.

42,3% de femmes travaillent au CNRS¹ mais elles ne sont que 30,3% parmi les chercheurs alors qu'elles représentent 52,3% des ITA. Il n'y a que 35,6% de femmes parmi les personnels de catégorie A, pour respectivement 64,7% et 67,4% dans les catégories B et C.

Parmi les chercheurs, les femmes représentent 35,6% des chargés de recherche et 14,8% des directeurs de recherche.

Sur l'ensemble des enseignants-chercheurs et chercheurs français, soit 64534 personnes au 31 décembre 2000, il y a 30% de femmes et 36% de professeurs ou directeurs de recherche.

¹ Données 2000. *Disciplines, métiers, carrières et genre La place des femmes au CNRS*, Document du comité de Pilotage, CNRS, 2001.

Mais parmi les femmes, seulement 20% sont directrices de recherche ou professeures alors que c'est le cas de 43% de leurs collègues masculins.

La présence des femmes varie sensiblement selon les disciplines (de 16% dans les sciences de l'ingénieur à 44% en sciences humaines) mais leur possibilité d'avancement reste proche puisque de « médecine » où les hommes ont 2,69 fois plus de chance de devenir professeurs à « sciences humaines » où leur avantage est de 1,84, l'écart reste voisin. Cet avantage masculin est en moyenne de 2,18.

Si l'on considère l'avancement dans les carrières masculines et féminines selon les disciplines, on notera que, dans les carrières universitaires les femmes sont généralement plus pénalisées que dans les carrières de recherche d'une part, et que les situations sont paradoxalement plus favorables aux femmes dans les disciplines où elles sont le moins nombreuses alors que leur avancement est plus faible dans les autres. Par ailleurs, dans la plupart des disciplines, l'avantage masculin à la promotion se restreint avec l'âge comme si les hommes étaient promus plus jeunes que les femmes. D'une façon générale, ces écarts se retrouvent dans des proportions à peu près analogues dans toute la France, avec pour point bas la Lorraine et les Pays de la Loire (24% de femmes en poste) et pour point haut l'Ile de France (37%) et la région Centre (32%).

En fait, de quelques façons que l'on considère la question, la parité est lointaine entre les sexes dans les métiers de la recherche et cette constatation est encore renforcée lorsqu'on regarde les déroulements de carrière.

Partout, et dans toutes les disciplines, les femmes sont beaucoup moins nombreuses que les hommes et beaucoup moins encore dans les postes élevés.

C'est pourquoi, comme le remarquent R. Barré, M. Crance, A. Sigogeu, « les étudiantes qui abordent le monde de la recherche universitaire rencontrent parmi les chercheurs et enseignants-chercheurs une femme pour deux hommes, mais quand elles chercheront un responsable de thèse, parmi les professeurs de l'enseignement supérieur ou les directeurs de recherche d'un organisme de recherche, elles ne trouveront plus qu'une femme pour cinq hommes.»²

Ces considérations qui ont longtemps été occultées par l'absence de statistiques sexuées dans les données professionnelles, ont été largement mises en évidence depuis le début du XXIème siècle par la volonté politique qui a porté une réglementation nouvelle sur la parité entre les hommes et les femmes, sur les noms de profession, la création de Missions à l'égalité des chances entre les hommes et les femmes, etc. et par les incitations européennes en matière de rattrapage entre les conditions injustement discriminantes, notamment entre les sexes. L'attention portée à l'égalité entre les genres a régulièrement fait ressortir les disparités sexuées dans les carrières socialement valorisées, dont les carrières intellectuelles sont un exemple.

Au-delà du constat aveuglant de la disparité considérable des carrières féminines et masculines dans le monde intellectuel, on s'est donc beaucoup interrogé sur les raisons de cette situation.

Plusieurs éléments d'explication sont avancés pour comprendre cet état de fait mais il n'est pas très simple de mesurer leur influence sur la réalité sociale. Certains sont propres au monde professionnel de la recherche, d'autres lui sont extérieurs.

² *La recherche scientifique française : les enseignants-chercheurs et les chercheurs des EPST*, Rapport OST, avril 2002, p.16.

Parmi les premiers, on note que l'idée selon laquelle le vivier potentiel des chercheurs qui se trouve dans la population étudiante, est traditionnellement peu féminin, est devenu obsolète depuis le début des années 80 où le nombre d'étudiantes est devenu plus important que celui des étudiants.

Par contre, demeurent les différences d'orientation qui conduisent les filles dans les filières littéraires plutôt que dans les filières scientifiques. Mais, d'une part, ces différences tendent à s'estomper dans un grand nombre de disciplines, notamment droit, économie, médecine qui étaient des disciplines très masculines jusque dans les années 70 mais ont cessé de l'être à l'heure actuelle. Et, d'autre part, ces différences qui peuvent rendre compte des différences dans la notabilité sociale, ne permettent pas de comprendre que dans les disciplines où les étudiantes sont majoritaires, les carrières féminines ne soient nullement meilleures que dans les autres, voire soient même pires, comme c'est le cas en médecine, notamment.

On a avancé également l'organisation des professions académiques qui conduisent les candidats, de la thèse à la nomination comme professeurs, à passer devant des jurys de pairs qui reconnaissent leurs compétences.

Il est clair que ces jurys sont majoritairement masculins puisqu'ils sont essentiellement composés de personnels de rang A. Mais il est tout aussi notoire que ce que ces jurys valident, ce sont des compétences scientifiques devant lesquelles toute particularité individuelle s'efface. Montrer les mécanismes inconscients qui provoquent une sur-valorisation des candidats sur les candidates, n'est pas chose aisée, comme ne l'est pas non plus le fait de mettre en évidence les comportements tout aussi inconscients d'auto-dévalorisation des candidates.

Il est vraisemblable que les deux ensembles de phénomènes jouent mais cela reste difficile à mesurer. Sur le premier point on connaît les études de docimologie qui montrent la régulière survalorisation des garçons par les enseignants ou encore le combat des chercheuses suédoises qui ont montré l'écart considérable entre les exigences portant sur les hommes et sur les femmes dans les procédures de reconnaissance de la recherche.

Sur le second, la modestie féminine, pour autant qu'on puisse la prendre en considération, renvoie très certainement à des caractéristiques comportementales qui ne relèvent pas du monde académique mais qui en dépassent très largement le cadre.

Pour ce qui est des raisons non spécifiquement professionnelles qui pourraient être retenues comme explication de la différence des carrières intellectuelles entre les hommes et les femmes, on avance fréquemment les difficultés féminines de la gestion domestique qui constituent une charge sociale très lourde.

Il est clair que la dissymétrie entre les implications féminine et masculine dans la vie familiale et dans le travail domestique ne peut aucunement favoriser l'investissement des femmes dans des carrières fort exigeantes en terme de temps et de disponibilité. Mais s'il a été montré que les femmes occupant des professions de cadres supérieures sont plus fréquemment seules que la moyenne des femmes, on peut remarquer également que ces professions assurent un niveau de revenu qui peut permettre une extériorisation des tâches les plus lourdes.

Peut-être plus que l'assignation effective au travail domestique, c'est l'intériorisation de cette contrainte par les femmes qui peut alimenter la pérennité d'un des stéréotypes de sexe les plus constants.

Dans le même ordre d'idée, on avance souvent l'argument selon lequel ce qui rend moins évident le choix d'une carrière académique pour une femme, c'est le manque de possibilité d'identification à une aînée occupant ces fonctions. De fait, les données statistiques ne

peuvent que corroborer ce point de vue puisque les filles disposent de beaucoup plus de directeurs scientifiques que de directrices.

Si cela peut rendre compte d'une part de la disparité sexuée des carrières, cela ne permet cependant pas de comprendre les phénomènes de « plafond de verre » qui retient les filles au niveau bac plus 5, puis au niveau des catégories de rang B dans le déroulement de leur carrière.

Bien des éléments explicatifs d'une situation de disparité entre les sexes qui peut être appréhendée comme une situation discriminante dans un monde professionnel qui ne semble pas faire de place à autre chose qu'à la qualité scientifique des travaux, peuvent être avancés. Ils ramènent souvent à la logique sociale des rôles de sexe, même lorsqu'ils se trouvent intégrés dans des systèmes d'évaluation qui semblent totalement extérieurs à ces contingences normatives. Je ne peux ici en explorer toutes les modalités.

Un témoignage de l'importance de ne pas être seule

Je voudrais par contre apporter un témoignage qui illustre ces questions. Il n'a certainement pas valeur statistique mais il est significatif de ce que sont les carrières féminines dans le monde de la recherche car il reflète la façon complexe dont peut jouer l'importance d'avoir quelqu'un avant soi dans l'univers professionnel que l'on essaie d'investir.

Lorsqu'on n'est pas un « héritier » au sens de P.Bourdieu, ce qui est mon cas, il est difficile d'avoir connaissance de la complexité d'un champ professionnel si l'on ne peut s'appuyer sur personne, ou prendre conseil de personne.

J'avais fait des études supérieures fort avancées avant d'envisager la carrière universitaire comme une possibilité qui me soit ouverte de gagner ma vie.

C'est une femme qui m'a, la première, ouvert la porte des vacances alors que j'avais déjà bien avancé une deuxième thèse. Dans l'ordre scientifique où me portait tout mon intérêt intellectuel, je n'ai jamais rencontré de difficultés à réussir comme étudiante.

Par contre, dans l'ordre professionnel, mon ignorance était totale et je n'envisageais même pas que je puisse monnayer de quelque façon que ce soit le savoir que je constituais car le milieu social qui est le mien est considérablement éloigné du monde intellectuel.

Tous ceux, et surtout toutes celles, qui connaissent ces situations ne seront pas surpris d'apprendre que c'est dans les statuts les plus précaires que j'ai commencé ma carrière.

J'ai ensuite investi les secteurs de ce monde professionnel qui pouvaient laisser quelque place à l'étrangère que j'étais avant d'envisager d'entrer véritablement dans la carrière universitaire.

Et je suis partie à l'autre bout du monde, explorer les possibles des sociétés exotiques.

C'est là que nos chemins se sont croisés, Anne. Tu étais dans ces mondes lointains, peut-être toi aussi parce que tu n'étais pas une héritière. Mais tu y étais avant moi et tu avais avant moi préparé ta place de retour en France. Alors que ma situation de contractuelle me laissait une précarité qui ne m'inquiétait guère, tu m'as montré que d'autres voies étaient possibles et notamment celle de la carrière universitaire.

C'est quelques années plus tard seulement que, revenant de ces mondes lointains, j'ai voulu valoriser mon savoir par une situation professionnelle plus stable et plus favorable aux projets de recherche. Et je t'ai retrouvée, comprenant mon itinéraire atypique et attentive à me donner la main pour m'aider dans une jungle beaucoup plus obscure que celle que je connaissais.

Tu m'as tendu la main et j'ai pu m'immiscer, encore par le bas, dans la carrière universitaire. Tu m'as ensuite expliqué que les systèmes de pensée, la recherche, les idées qui seuls

occupaient mon esprit, gagnaient à être confrontés, échangés, exposés. Tu m'as encouragée à publier tous les textes que j'avais écrits et qui dormaient dans mes tiroirs à l'ombre de mon indifférence ou de mon ignorance envers la communauté scientifique. Je voulais apprendre et je ne savais pas partager pour avancer.

C'est à toi que je dois de m'être soumise à cette contrainte dont je sais maintenant combien elle est nécessaire.

C'est toi aussi qui m'a guidée dans les arcanes des financements de projet. L'idéaliste que je croyais être ne voyait pas combien la recherche est affaire de professionnels plus que d'amateurs aussi lumineux soient-ils. C'est toi encore qui m'a appris la fabrication artisanale de ces lieux de rencontre que sont les colloques.

Bref, tu m'as montré ce que je n'avais jamais appris, ce dont je ne voyais pas toujours la nécessité et qui pourtant font la structure du métier de chercheur.

Tu étais avant moi, tu savais, tu avais des projets et besoin d'aide : j'avais besoin d'apprendre.

De cette rencontre est née ma compréhension de ce que c'est qu'être enseignant-chercheur. J'étais spontanément avide de savoir : ça ne faisait pas de moi une professionnelle de la recherche.

L'écart est là entre les possibilités d'étude qui laissent à tous, et notamment aux filles, toute latitude pour assouvir leur vocation et les possibilités professionnelles d'une carrière universitaire.

Tu faisais ton métier, j'apprenais le mien. Un homme aurait certes pu m'être de la même aide mais tout était plus facile parce que tu étais une femme. Tu n'as pas fait que je devienne une intellectuelle, tu m'as appris à vivre dans un monde professionnel, tu m'as appris les codes, les chausse-trappes, les impasses.

De notre collaboration, je n'ai gardé que de bons souvenirs et je pense que c'est dans ce plaisir partagé qu'est l'essence de l'« héritage ».

J'ai passé plus ou moins aisément les barrières de notre métier, je me suis heurtée à des plafonds de verre sous lesquels j'aurais pu rester prisonnière.

Si j'ai réussi à les dépasser, c'est certainement parce que, quand je ne savais pas décrypter les embûches du monde universitaire, tu m'as ouvert les yeux. Je ne pense pas qu'à un moment tu aies explicitement voulu m'apprendre ce métier, je crois que tu l'as fait parce que tu étais avant moi, que tu comprenais mes difficultés et que tu me montrais ce qu'il fallait faire en le faisant toi-même.

Pour conclure

Si, donc, je reprends le fil de mon propos académique sur les distorsions entre les carrières masculines et féminines dans le monde universitaire, je dirais que ce témoignage de l'importance d'avoir quelqu'un avant soi pour apprendre à se mouvoir plus aisément dans un univers difficile, se veut aussi un témoignage de l'importance que, pour moi qui suis une femme, cette personne ait été une femme aussi. Peut-être parce que, au-delà de ces faits d'apprentissage individuel, c'est devant des difficultés sociales identiques que se retrouvent les femmes, difficultés liées certainement aux conceptions sociales des rôles de sexe dont l'université est, comme l'ensemble social, le véhicule bien trop peu conscient.

D'un témoignage, on ne tire pas nécessairement leçon mais pour toi qui pratiques une sociologie souvent proche du récit, j'espère que ce texte fera sens et qu'en tous cas, il te redira combien ça a compté pour moi que tu sois avant moi.